

*partition 5*

***I –FACE AU SINGE***

*Voix off*

JACQUES : Autrefois...

CLÉMENT : Philosophe allemand n°1.

JACQUES : Autrefois, on cherchait à éveiller le sentiment de la majesté de l'homme en invoquant son origine divine : c'est devenu maintenant un chemin interdit, car à l'entrée se dresse le singe, entouré d'une ménagerie à faire peur ; il grince des dents d'un air entendu, comme s'il voulait dire : pas un pas de plus dans cette direction ! On fait, par conséquent, des tentatives dans la direction opposée : le chemin que prend l'humanité doit servir à prouver sa majesté et sa nature divine. Hélas ! de cela aussi il n'en est rien ! Au bout de ce chemin se trouve l'urne funéraire du dernier homme qui enterre les morts (avec l'inscription : « nihil humani a me alienum puto ») Aussi haut que son évolution puisse porter l'humanité – et peut-être se retrouvera-t-elle à la fin plus bas qu'au début ! - il n'y a pour elle point d'accès à un ordre supérieur, pas plus que la fourmi et le perce-oreille, à la fin de leur « carrière terrestre », n'entrent dans l'éternité et le royaume de Dieu. Le devenir traîne à sa suite ce qui fut le passé : pourquoi y aurait-il pour une petite planète quelconque et pour une espèce quelconque sur cette planète, une exception à cet éternel spectacle ? Il y en a assez de ces sentimentalités. (Aurore I§49)

CLÉMENT : Philosophe allemand n°2 : Peut-on méditer en regardant un singe ?

JACQUES : Biologiste au zoo : Je me souviens des singes bonobos du zoo de San Diego. Tu sens immédiatement la parentèle, c'est une empathie familiale. Oui, tu le sens de la famille : il commence par se masturber devant toi comme un vieillard facétieux qui a perdu la tête. Et les Bonobos sont coiffés comme au XIXème siècle, en fait comme Proust, une raie au milieu et ils ont peu de poils sur la poitrine, comme Proust, ça nous rapproche.. Pectoraux humains. Le bonobo du zoo : tu comprends tout. Donc tu peux méditer en regardant un Bonobo, mais à condition qu'il médite lui-même. Il y en a un qui s'est précipité vers la vitre et a écrasé ses lèvres dans un énorme baiser ventouse; que se se serait-il passé, s'il n'y avait pas eu de vitre ?

CLÉMENT : Homme de la rue : tout ça ne me dit pas que je descends de lui .

JACQUES : Biologiste : Quand tu le quittes, c'est comme si tu laissais ta mère à l'hôpital.

CLÉMENT : Écrivain tchèque.

LUCIE : Eminents académiciens, vous me faites l'honneur de m'inviter à remettre à votre Académie un rapport sur ma vie antérieure de singe. Je ne puis malheureusement déférer sous cette forme à votre invitation. Cinq ans bientôt me séparent de la condition de singe : un intervalle peut-être bref au regard du calendrier, mais infiniment long à parcourir au galop, comme je l'ai fait, accompagné à certains moments par des hommes remarquables, par des conseils, des applaudissements, des musiques d'orchestre, mais en réalité tout seul, car ces escortes, pour filer la comparaison, s'arrêtaient toujours bien avant la barrière. Accomplir tout cela n'aurait jamais été possible si je m'étais obstiné à m'accrocher à mes origines et aux souvenirs de ma jeunesse.

En effet, la règle absolue que je m'imposai fut de renoncer à toute obstination ; moi, un singe libre, je me soumis à ce joug. Mais du coup, mes souvenirs me devinrent de plus en plus inaccessibles. Alors qu'au début, si les hommes l'avaient voulu, le retour me restait possible à travers l'immense portail que forme le ciel au-dessus de la terre, ce passage devint de plus en plus bas et étroit, à mesure de mon évolution accélérée à grands coups de fouet; je me sentais plus à l'aise et mieux entouré dans le monde humain ; le vent de tempête que mon passé soufflait encore jusqu'à moi s'apaisa; ce n'est plus aujourd'hui qu'un courant d'air qui me rafraîchit les talons; et le trou très lointain par où il passe, et par où je passai jadis moi-même, est devenu si petit que, si j'avais un jour assez d'énergie et de volonté pour retourner jusque là-bas, je devrais m'écorcher jusqu'au sang pour arriver à m'y glisser, Très franchement, même si j'aime assez évoquer ces choses en termes imagés, très franchement, messieurs: votre condition de singe, si tant est que vous ayez un tel passé, ne peut pas vous être plus lointaine que la mienne ne l'est pour moi. Et pourtant, elle chatouille au talon chacun de ceux qui marchent sur cette terre: le petit chimpanzé, comme le grand Achille.

JACQUES : Philosophe allemand n°3 : Carlos, nous avons tant parlé! Si j'avais deviné quelle torture ce serait, je n'aurais jamais pris rendez-vous avec toi. Et il faut vraiment que je dise quelque chose de plus ? Eh bien soit, je vais dire encore quelque chose sur l'instinct qui pousse à dire encore quelque chose... Je ne sais où en Afrique orientale, en Tanzanie, je crois, ils ont trouvé, voici quelques décennies, le squelette d'une femelle singe qui est censée avoir déjà été plus femme que singe. Les chercheurs l'ont appelée Lucy, les Beatles ont fait une chanson sur elle, assez débile d'ailleurs. Je me demande si Lucy, en regardant la savane, avait des pressentiments. Nous a-t-elle pressentis ? Je ne le sais pas. Cela me tranquilliserait de m'imaginer que les animaux nous ont vus venir. Ce serait plus facile, ensuite, de s'identifier aux animaux. Lucy était vraisemblablement plus curieuse qu'anxieuse, sa curiosité serait sans doute le sens qui lui aurait permis de nous deviner. Elle vivait bien avant le langage, le logos était encore tellement éloigné, elle vivait un million d'années avant l'oralité. Et

pourtant, elle fait déjà partie de notre espèce, les anthropologues l'affirment. Lucy serait donc aussi un bon début pour des écrivains.

LUCIE : Je suis originaire de la Côte de l'Or. Pour la façon dont je fus capturé, j'en suis réduit aux rapports des autres. Une expédition de chasse montée par l'entreprise Hagenbeck - depuis, j'ai d'ailleurs vidé plus d'une bonne bouteille de vin rouge avec son patron - était à l'affût dans les taillis au bord de l'eau, un soir où je courais boire au milieu de ma bande. On tira; je fus le seul touché; je reçus deux coups. Pour la première fois de ma vie, je n'avais pas d'issue; en tout cas, je ne pouvais pas avancer tout droit; il y avait la caisse devant moi, dont chaque planche était solidement clouée à la suivante. Étouffer mes sanglots, chercher mes puces à grand-peine, lécher sans entrain une noix de coco, cogner mon crâne contre la paroi de la caisse, tirer la langue dès que quelqu'un s'approchait de moi : telles furent les premières occupations de ma nouvelle vie. Mais tout cela baignant dans un unique sentiment : pas d'issue. Aujourd'hui je ne puis bien sûr que décrire avec des mots humains ce que je ressentais alors en tant que singe, et je le déforme nécessairement ; pourtant, même si je n'ai plus accès à ce qui était alors la vérité du singe, elle se trouve au moins dans la direction que je décris, cela ne fait pas le moindre doute.

Car j'avais toujours eu jusque-là beaucoup d'issues, et maintenant, plus une seule. J'étais bloqué. Si l'on m'avait cloué sur place, ma faculté de mouvement n'en aurait pas été diminuée. Et pourquoi ? Tu peux te gratter jusqu'au sang entre les orteils, tu n'en trouveras pas la raison. Tu peux te presser l'arrière-train contre les barreaux jusqu'à ce qu'ils te coupent presque en deux, tu n'en trouveras pas la raison. Je n'avais pas d'issue ; il fallait pourtant que je m'en procure une, car sinon je ne pouvais pas vivre. Toujours contre la paroi de cette caisse: j'en aurais crevé, c'est sûr. Mais chez Hagenbeck, la place des singes, c'est entre les parois d'une caisse: donc, je cesserais d'être un singe. Un beau raisonnement, et limpide, que j'ai sans doute concocté à partir de mon ventre, car les singes pensent avec leur ventre.

Je crains que l'on ne comprenne pas exactement ce que j'entends par issue. J'utilise ce terme dans son sens le plus courant et le plus fort. C'est à dessein que je ne dis pas liberté. Je ne parle pas du grand sentiment de la liberté tous azimuts. Peut-être l'ai-je éprouvé quand j'étais singe, et j'ai rencontré des hommes qui en éprouvent un vif désir. Mais pour ma part, je ne réclamaï pas la liberté, pas plus à cette époque qu'aujourd'hui. D'ailleurs le plus souvent, les hommes s'abusent les uns les autres en invoquant la liberté. Et comme la liberté est l'un des sentiments les plus sublimes qui soient, l'illusion qui en résulte est aussi des plus sublimes. Dans les music-halls, il m'est souvent arrivé, en attendant mon numéro, de regarder un couple d'artistes évoluer sur leurs trapèzes là-haut. Ils s'élançaient, se balançaient, sautaient, leurs vols planés les envoyaient dans les bras de l'autre, l'un des deux attrapait

son partenaire par les cheveux, avec ses dents. « Cela aussi, c'est la liberté humaine, cette maîtrise souveraine du mouvement, pensais-je. » Quelle dérision de la divine nature! Sous les hurlements de rire qu'un pareil spectacle arracherait à des singes, aucune bâtisse ne résisterait.

JACQUES : Lucy serait donc aussi un bon début pour des écrivains. Parfois, je me demande : de quel droit, à la demande de qui écris-tu, au juste ? Tous les auteurs se posent la question de temps en temps. Que doit-on dire ? Qui se trouve derrière toi ? Il y a des collègues qui, lorsque la question est soulevée, jouent au mystique solitaire et silencieux, ils admettent, en feignant la tristesse, qu'ils n'ont personne derrière eux. Tout vient d'eux-mêmes. Parfois, à l'occasion, j'ai moi aussi ressenti la tentation de faire comme eux, mais lorsque j'y réfléchis bien, je me dis que c'est un mensonge. Chez l'animal qui a le langage, la solitude est toujours un mensonge. On a derrière soi tant et tant de personnes qui ont parlé, même si elles ne vous envoient pas en avant en ambassadeur. Et à l'avenir, il y aura encore des créatures vivantes qui parleront. Le flot de la parole est si large, il remonte beaucoup plus loin en arrière que les gens de plume n'ont coutume de l'admettre. Je ne veux pas parler des faiseurs de mythes et des fondateurs de religion, pas plus que des classiques, des philosophes ou des poètes. Ils sont de toute façon encore trop proches de nous, nous avons plus tendance à les éviter qu'à accepter des missions de leur part. Lucy, sur ce point, a une position plus favorable, elle est vraiment très éloignée, et pourtant, si ce que l'on dit est vrai, elle fait déjà partie de la famille. Je m'imagine une dame demi-singe accroupie à côté de moi, parfois, une lueur apparaît dans ses yeux, elle sent quelque chose venir, même si le langage n'existe pas encore pour elle. Mais qui sait, elle pressent le monde de la parole, elle sent qu'il existe des cadeaux qui volent à travers l'air, elle pressent sans doute aussi qu'il existe des effets dans le lointain. Puis elle me pousse sur le côté - ce n'est pas ma faute, mais il me semble que je comprends ce qu'elle veut dire. Vas-y, dis quelque chose. Même un ordre de mission, pas très précis, mais ça suffira pour commencer.

JACQUES : Philosophe allemand n°1

CLÉMENT : L'homme est venu du singe et il y retournera sans qu'il y ait personne pour s'intéresser à cet étrange dénouement de comédie.

-Comédiens n°2

-Il faut aller chercher le singe en soi, tout au fond, là.

-Oh oui, j'aime bien le singe, celui dont le cul devient rouge quand il fait sa cour nuptiale.

JACQUES : Le singe arborant un postérieur rouge vif, c'est comme le paon déployant sa queue magnifique.

CLÉMENT : Darwin : le Diable, c'est un babouin pour ancêtre.

JACQUES : Un jeune mandrill mâle qui se contemple pour la première fois dans le miroir. Il se regarde et après un certain temps, il se retourne et présente son cul à la glace. D'après les observations du professeur Johan von Fischer, de Gotha (j'ai trouvé ça dans *Der zoologische Garten*, je donnerai la référence) les singes ont tous tendance à agir de cette manière lorsqu'on leur présente un nouveau singe, et que je te montre mon cul de plaisir, etc. Donc le singe devant le miroir ne s'était pas reconnu ; il croyait qu'on lui présentait quelqu'un..

CLÉMENT : L'habitude de tourner le postérieur en guise de salutations à un vieil ami ou à une nouvelle connaissance, qui nous semble si bizarre, ne l'est pas vraiment plus que certaines coutumes des hommes.

CLÉMENT : Bonjour.

DRAMATURGE-QUI-A-LU-SOPHOCLE: Quelle chimère que l'homme, et la plus chimérique de toutes les chimères (*Il sort en marmonnant ou marmottant*)

LUCIE : Moi, je veux avoir été créée.

CLÉMENT : Chrétiens qu'on avait oubliés.

LUCIE : Le singe ne peut rien pour nous. Il s'en fout de ses descendants, le singe. Mais quel bonheur d'être compris de Dieu. Savoir que quelqu'un vous comprend ! « Mais toi, Seigneur, tu sais tout de l'esprit de l'homme, parce que tu l'as fait. » Moi, j'ai besoin d'avoir été créé. Seul celui qui m'a créé peut me comprendre. Seul celui qui m'a créé peut me réparer quand je suis endommagé.

CLÉMENT : Darwin : Il faudra vous y faire : j'annonce que, pour un bon moment, croyez-moi, le singe est l'avenir de l'homme.

LUCIE : Le ver aussi est l'avenir de l'homme.

CLÉMENT : Comédiens, repartons à l'assaut des frontières

(*un temps*)

JACQUES : L'homme peut être excusé...

## **II –DANS LE MÊME BATEAU**

JACQUES : L'homme peut être excusé de ressentir quelque orgueil à s'être élevé, même si ce n'est pas dû à ses propres efforts, jusqu'au sommet même de l'échelle organique ; et le fait qu'il se soit ainsi élevé, au lieu d'avoir été placé là à l'origine, peut lui donner l'espoir d'une destinée encore plus haute dans un lointain avenir.

L'homme dans son arrogance se croit une grande œuvre digne de l'intervention d'un dieu. Il est plus humble, et je pense plus vrai, de le considérer comme créé à partir des animaux. C'est ce que j'écrivais dans mes carnets de 1838.

Qu'est-ce qui ne va pas monsieur Darwin ?

CLÉMENT : J'ai entendu mon père dire...

Quand ma mère mourut en juin 1817, j'avais un peu plus de huit ans, et je ne me rappelle presque rien d'elle, sauf son lit de mort, sa robe de velours noir et sa table à ouvrage, curieusement faite. Je crois que mon absence de souvenirs incombe en partie à mes sœurs qui, à cause de leur chagrin, ne voulaient jamais en parler, ni prononcer son nom ; et cela tient également en partie à l'état d'invalidité de ma mère avant sa mort.

A l'école, mon goût pour l'histoire naturelle, et plus spécialement pour les collections, était déjà très prononcé. Cherchant le nom des plantes, je collectionnais toutes sortes de choses, coquilles, sceaux, cachets de poste, monnaies et minéraux... Cette passion de la collection, qui peut conduire un homme à devenir un naturaliste systématicien, un connaisseur ou un avare, était très forte chez moi et, de toute évidence, innée, car aucun de mes frères et sœurs n'eut jamais ce goût.

JACQUES : Innée, pas génétique.

CLÉMENT : J'avais un goût très prononcé pour la pêche et serais resté un temps infini, assis sur la berge d'une rivière ou d'un étang, simplement à regarder le bouchon.

Dans la dernière partie de ma vie scolaire, je me passionnai pour la chasse. Comme je me rappelle bien ma première bécassine ! Mon excitation était telle que je ne parvenais pas à recharger mon fusil.

À dix ans, j'allai passer trois semaines sur la côte du Pays de Galles ; j'y découvris un gros insecte hémiptère noir et écarlate, de nombreux papillons ainsi qu'une Cicindèle qui m'intéressèrent beaucoup et me surprirent. Je résolus de commencer une collection de tous les insectes que je pouvais trouver, mais morts. Je prenais beaucoup de plaisir à observer les habitudes des oiseaux ; je prenais même des notes. Je me souviens que, dans ma naïveté, je m'étonnais que tout gentleman ne devienne pas ornithologue.

Depuis des années, je ne puis plus supporter de lire une seule ligne de poésie. J'ai essayé récemment de lire Shakespeare, et je l'ai trouvé ennuyeux à mourir.

Ce qui augurait de mon avenir ? Mes goûts, affirmés et variés, un zèle prononcé pour les choses qui m'intéressaient, et ce vif plaisir que j'éprouvais à comprendre un sujet ou un objet complexe. Un maître m'enseigna Euclide, et je me rappelle distinctement la satisfaction intense que me procurait la clarté des preuves géométriques.

La première cicatrice. La vache dans la fenêtre. Mon premier souvenir, je n'avais pas quatre ans. J'étais assis dans la salle à manger sur les genoux de Caroline qui était en train de me peler une orange. Une vache passa devant la fenêtre en courant. Je sursautai et me coupai gravement ; j'ai encore la cicatrice aujourd'hui. Je me souviens très bien du lieu de la scène, de la cause de ma peur mais pas de la coupure elle-même.

J'ai entendu mon père dire qu'il croyait que les personnes aux grandes capacités intellectuelles pouvaient généralement avoir des souvenirs remontant à une période très précoce de leur vie.

A Cambridge, mon plus grand centre d'intérêt, ma plus grande source de plaisir était de collectionner les coléoptères. Simple passion de la collection. Un jour, en arrachant une vieille écorce, je vis deux scarabées rares et en pris un dans chaque main ; puis j'en vis un d'une troisième et nouvelle sorte, que je ne pouvais pas laisser échapper ; je fourrai donc dans ma bouche celui que je tenais dans ma main droite. Hélas ! il lâcha un fluide extrêmement acide qui me brûla la langue ; je fus obligé de recracher le scarabée, qui fut perdu, comme le troisième du reste. Je suis surpris de l'impression indélébile que m'ont laissée bien des coléoptères attrapés à Cambridge. Je me rappelle de l'apparence exacte de certains vieux arbres, des pieux ou des talus où je les prenais.

JACQUES : L'homme dans son arrogance se croit une grande œuvre digne de l'intervention d'un dieu. Il est plus humble et je pense plus vrai de le considérer comme créé à partir des animaux. C'est ce que j'écrivais dans mes carnets de 1838. Ça ne vous suffit pas ? Je continue. Si l'on considère la structure embryologique de l'homme, les homologues qu'il présente avec les animaux inférieurs, les traits rudimentaires qu'il conserve, nous pouvons imaginer en partie l'ancienne condition de nos premiers ancêtres ; et nous pouvons à peu près le mettre à la place qui leur revient dans la série zoologique. Ainsi l'homme descend d'un quadrupède velu et pourvu d'une queue, arboricole et habitant l'Ancien Monde. Un naturaliste qui aurait examiné sa structure aurait classé cette créature parmi les Quadrumanes, encore plus sûrement que l'ancêtre plus ancien des singes de l'Ancien Monde et du Nouveau. Les Quadrumanes et tous les mammifères supérieurs dérivent probablement d'un marsupial archaïque qui, lui-même, à travers une longue série de formes diversifiées, dérive d'une créature de type amphibien qui, elle-même, dérive d'un animal ressemblant à un poisson. Dans l'obscurité confuse du passé, nous voyons que l'ancêtre premier de tous les Vertébrés a dû être un animal aquatique, pourvu de branchies, aux deux sexes réunis dans le même individu, et dont le cerveau et le cœur,



organes du corps des plus importants, sont imparfaitement ou nullement développés. Cet animal devait ressembler aux larves des Ascidiens marins actuels. Même pas des vertébrés !

Regarde-toi dans le miroir après ça.

CLÉMENT : Je suis une sorte d'autodidacte, et je suis ambitieux. J'ai une intelligence un peu au dessous de la moyenne, et l'éducation que j'ai reçue m'a peu apporté. Ma chance, c'est ce voyage sur le *Beagle*.

(Pause)

(Tempête de théâtre)

JACQUES : En rentrant d'un voyage géologique au Nord du Pays de Galles, j'ai trouvé une lettre de mon professeur à Cambridge, Henslow, m'apprenant que le capitaine FitzRoy cherchait un jeune naturaliste pour accompagner, mais sans traitement le voyage du *Beagle*. Je partagerais sa cabine. Sur le champ j'eus envie d'accepter, mais mon père émit de très fortes réserves.

LUCIE, JACQUES : Le voyage du *Beagle* ?

CLÉMENT : Peu honorable pour ma réputation de futur clergyman.

JACQUES : Projet déraisonnable. La place a dû être offerte à d'autres naturalistes que moi.

CLÉMENT : Si elle n'a pas été acceptée...

LUCIE : Je ne pourrai plus jamais me faire à une vie normale. Inconfort du voyage.

CLÉMENT : Ce serait encore un changement de profession aux yeux de mon père.

LUCIE : Ce serait une entreprise inutile.

CLÉMENT : Plus de quatre ans ? Mais je serai un vieillard à mon retour.

LUCIE : Je pars

CLÉMENT : Je suis heureux comme un roi.

LUCIE : Difficultés du départ ; tempête, retour, etc. Déboires.

CLÉMENT : Deux mois terribles à Plymouth avant d'appareiller, « les plus misérables de mon existence. »

CLÉMENT : C'est que quelqu'un a enfermé un chat noir sous un baquet.

JACQUES : A black cat under the Beckett.

LUCIE : J'étais angoissé à l'idée de quitter ma famille et mes amis pour une aussi longue période, et le temps me paraissait incroyablement lugubre. J'avais des palpitations et des douleurs au cœur, et comme tout jeune homme ignorant et qui a un léger vernis de connaissances médicales, j'étais certain

d'être cardiaque. Je ne consultai pas, redoutant le verdict d'inaptitude au voyage. Et je voulais partir coûte que coûte.

LUCIE : À bord on m'appelait « philosophe ».

JACQUES : Ce poulpe exhibe sa faculté de changer de couleur, quand il nage comme quand il reste au fond de l'eau. L'un d'entre eux, qui paraissait parfaitement comprendre que je l'observais, m'a amusé en usant de tous les moyens possibles pour échapper à mes regards. Il demeurait sans bouger pendant un moment puis avançait furtivement comme fait le chat se rapprochant de la souris ; quelquefois il changeait de couleur ; il s'avança jusqu'à l'endroit où l'eau était plus profonde puis s'élança en s'enveloppant d'un nuage d'encre pour cacher le trou où il se réfugiait.

LUCIE : Tout ce que à quoi je pensais ou que je lisais était directement lié à ce que j'avais vu ou devais voir. Cette habitude intellectuelle dura les cinq ans du voyage. C'est cet entraînement, j'en suis sûr, qui m'a rendu capable de faire ce que j'ai fait dans les sciences.

CLÉMENT : Parfait ouragan de plaisir et d'étonnement depuis que j'ai quitté l'Angleterre.

JACQUES : Bahia ou San Salvador, Brésil, 29 février. Une journée délicieuse ! Délicieux, le mot est bien trop faible pour exprimer les sentiments d'un naturaliste qui, pour la première fois, erre dans une forêt brésilienne. L'élégance des herbes, la nouveauté des plantes parasites, la beauté des fleurs, le vert éblouissant du feuillage, mais surtout la vigueur et l'éclat de toute cette végétation, m'emplissent d'admiration. Un mélange étrange de bruit et de silence règne dans toutes les parties couvertes du bois.

LUCIE : Mon esprit s'est développé pendant le voyage ; mon père a dit, mon père qui était l'observateur le plus fin que j'aie connu, mon père a dit à mon retour : « tiens, la forme de sa tête a complètement changé. »

JACQUES : Les insectes font un tel bruit qu'on les entend du bateau à l'ancre à plusieurs centaines de mètres de la côte.

LUCIE : Ajouter des faits nouveaux à la grande masse des phénomènes des sciences naturelles.

JACQUES : Pourtant, à l'intérieur de la forêt, il règne un silence universel. Celui qui aime l'histoire naturelle éprouve en un jour comme celui-là un plaisir, une joie intense telle qu'il ne peut espérer en connaître à nouveau.

LUCIE : Les Fuégiens qui se trouvaient dans le canot dont je viens de parler étaient absolument nus, même une femme dans la force de l'âge qui se trouvait avec eux. La pluie tombait à torrents et l'eau douce, se mêlant à l'écume de la mer, ruisselait sur le corps de cette femme.

JACQUES : il me faudrait un crâne de singe

CLÉMENT : Aujourd'hui encore les somptuosités de la végétation tropicale sont présentes à mon esprit avec plus d'éclat que quoi que ce soit. Le sens du sublime ! Le manque de confort ! La présence du danger !

LUCIE : Dans une autre baie à peu de distance, une femme qui nourrissait un enfant nouveau-né vint un jour près du bateau : la curiosité l'y retint fort longtemps ; pourtant la neige tombait sur sa poitrine nue et sur le corps de son enfant.

CLÉMENT : La guerre contre les Indiens : tous les Européens y voient une guerre juste parce qu'elle est contre des Barbares. Des femmes qui semblent avoir vingt ans passés sont massacrées de sang-froid parce qu'elles se reproduisent trop. Qui croirait que se sont commises de telles atrocités en ces temps-ci et dans un pays chrétien civilisé ?

JACQUES : Il me faudrait un crâne de singe.

CLÉMENT : 16 août 1838...

JACQUES : Magnifique vision du monde qui découle des lois de l'harmonie implicites dans ma théorie de l'évolution.

CLÉMENT : La grande punaise noire des pampas

LUCIE : Oh ! elle m'a piqué !

JACQUES : Autrement plus grandiose que l'idée, née d'une imagination étriquée, que Dieu créa une infinité d'espèces particulières en des endroits particuliers, telles que le rhinocéros à Java et à Sumatra, et depuis le Silurien, une longue chaîne d'ignobles mollusques.

CLÉMENT : Le parfait gaucho : maté + cigares. La belle vie. 4800km à cheval plus les nuits à la belle étoile. A Lima les femmes sont élégantes dans leurs robes élastiques noires et leurs voiles de soie, noirs aussi mais qui ne découvrent qu'un seul œil.

LUCIE : L'autruche et son impossibilité de voler

CLÉMENT : C'est qu'au cours des cinq années de mon voyage qui marquèrent, pourrait-on dire, le début de ma vraie vie du fait de l'activité que j'y ai déployée, tout mon plaisir m'est venu de ce qui se passait dans ma tête tandis que, livré à moi-même, j'admirais le paysage, que je traversais les déserts sauvages et les forêts glorieuses, ou que nuitamment j'arpentais le pont du pauvre petit *Beagle*.

LUCIE, CLÉMENT : *Beagle, Beagle Beagle !*

LUCIE : On ne sait pas ordinairement que les autruches se jettent facilement dans l'eau.

CLÉMENT : Je suis un millionnaire en petits faits étranges...

JACQUES : Peu après le coucher du soleil, nous bivouaquons pour la nuit. La femme qui nous accompagne est somme toute assez jolie ; elle appartient à une des familles les plus respectables de

Castro, ce qui ne l'empêche pas de monter à cheval comme un homme ; d'ailleurs elle n'a ni bas ni souliers.

LUCIE : *Canis fulvipes*

CLÉMENT: J'arrivai sur l'île de San Pedro. Un renard (*canis fulvipes*), espèce particulière, dit-on, à cette île, où elle est même fort rare, et qui est nouvelle, était assis sur un rocher. Il était si absorbé dans la contemplation de deux officiers, que je pus m'approcher de lui et lui casser la tête avec mon marteau de géologue. Ce renard, trop curieux ou ami des sciences, mais en tout cas moins sage que la plupart de ses frères, se trouve aujourd'hui dans le muséum de la Société géologique.

LUCIE : Les tortues. Les tortues de l'île Charles ont une carapace épaisse par devant et ressemble un peu à une selle espagnole ; les tortues de l'île James, au contraire, sont plus rondes, plus noires. Les tortues de l'île Charles...

JACQUES : Le poème du condor :

le condor ne construit pas de nid ;  
les paysans du Chili me l'ont dit.  
En novembre ou décembre  
La femelle dépose  
deux gros œufs blancs  
sur le bord d'un rocher.  
Il paraît que les jeunes condors  
Ne volent que vers un an.  
Longtemps après encore  
ils viennent percher la nuit  
auprès de leurs parents.  
Les vieux condors  
vivent en couples le plus souvent.  
Au milieu des roches basaltiques du Santa Cruz,  
j'ai trouvé un endroit  
très fréquenté par les condors.  
Voir s'envoler et lourdement  
Vingt à trente des ces grands oiseaux  
Et décrire dans le ciel des cercles majestueux  
Quel spectacle magnifique.  
La fiente en quantité

Que j'ai trouvée sur ce rocher  
Est la preuve vivante du séjour  
Coutumier des oiseaux en ces lieux.

CLÉMENT : ...et ont un meilleur goût quand on les cuit.

CLÉMENT : Vers la fin du voyage, sur l'île d'Ascension, je reçus une lettre de mes sœurs m'informant qu'on disait à Londres que je serais un homme de science important

JACQUES : Durant ces deux années, j'ai été amené à beaucoup réfléchir sur la religion.

CLÉMENT : Après la lecture de cette lettre, je grimpais en bondissant les montagnes d'Ascension, faisant résonner les roches volcaniques sous mon marteau de géologue.

JACQUES : Je réfléchissais de plus à la nécessité d'une évidence éclatante pour qu'un homme sain d'esprit puisse accepter les miracles qui soutiennent le Christianisme.

LUCIE : Un chercheur a vu, en Amérique du Nord, l'ours noir nager pendant des heures, la gueule grande ouverte et attraper ainsi des insectes dans l'eau, à peu près comme le ferait une baleine. Même dans un cas aussi extrême, si le nombre des insectes était constant, et s'il n'existait pas encore de concurrents mieux adaptés dans la région, je ne vois pas de difficultés à l'idée qu'une race d'ours soit rendue, par la sélection naturelle, plus aquatique dans sa structure et ses habitudes, avec une bouche de plus en plus grande, jusqu'à ce qu'une créature aussi monstrueuse qu'une baleine soit produite.

JACQUES : Plus nous connaissons les lois immuables de la nature, plus les miracles deviennent incroyables.

CLÉMENT : Enfin sont venus des rayons de lumière et je suis presque convaincu (contrairement à ce que je pensais au départ) que les espèces ne sont pas (on croirait confesser un meurtre) immuables. Je crois avoir trouvé (quelle présomption !) par quelle voie simple les espèces s'adaptent merveilleusement à diverses fins.

Loin d'être une création spéciale, l'homme descendrait de bêtes brutes, c'est dur à avaler.

JACQUES : Désormais nous ne pouvons plus prétendre que la belle charnière d'une coquille bivalve doive avoir été faite par un être intelligent, comme la charnière d'une porte par l'homme. Le vieil argument d'une finalité dans la nature, qui me semblait autrefois si concluant, est tombé depuis la découverte de la loi de sélection naturelle. Il ne semble pas qu'il y ait une plus grande finalité dans la variabilité des êtres organiques ou dans l'action de la sélection naturelle, que dans la direction où souffle le vent.

### *INTERMITTENCE*

LUCIE : Ainsi, j'ai élevé 233 jeunes plants de choux provenant de différentes variétés poussant les uns près des autres, et, sur ces deux cent trente-trois plants, soixante dix-huit seulement étaient de race pure, et encore quelques-uns étaient légèrement altérés. Cependant, le pistil de chaque fleur, chez le chou, est non seulement entouré de six étamines mais encore par celles de nombreuses fleurs qui se trouvent sur le même plant. Comment se fait-il donc qu'un si grand nombre des jeunes plants soient des métis ? Cela doit provenir de ce que le pollen de la fleur elle-même, et que cela fait partie de la loi générale en vertu de laquelle le croisement d'individus distincts de la même espèce est avantageux à la plante.

C'est une satisfaction pour moi de l'écrire : lorsque j'en parle avec vous je ne sais pas exactement ce que j'ai envie de dire, et je sais que vous êtes patient avec votre chère femme. Ne pensez pas que cela n'est pas mon affaire et que cela n'a pas beaucoup de sens pour moi. Tous ce qui vous concerne me concerne et je serai très malheureuse si je pensais que nous ne nous appartenons pas l'un à l'autre pour toujours. Je suis très effrayée que mon cher Nègre puisse penser que j'ai oublié ma promesse de ne pas l'ennuyer..

Vous demandez si je vais parler de l'homme. Je crois que je vais éviter la question, tant elle est entourée de préjugés, même si je reconnais qu'il n'est pour le naturaliste de problème plus important ni plus intéressant.

Quelle guerre incessante d'insecte à insecte, quelle lutte entre les insectes, les limaces et d'autres animaux analogues, avec les oiseaux et les bêtes de proie, tous s'efforçant de multiplier, se mangeant les uns les autres, ou se nourrissant de la substance des arbres, de leurs graines et de leurs jeunes pousses, ou des autres plantes qui ont d'abord couvert le sol et qui empêchaient, par conséquent, la croissance des arbres.

### ***III-UN MARIAGE ET DEUX ENTERREMENTS***

JACQUES : Mais nous pouvons nous consoler avec la certitude que la guerre n'est pas incessante dans la nature, que la peur y est inconnue, que la mort est généralement prompte, et que ce sont les êtres vigoureux, sains et heureux qui survivent et se multiplient.

Tandis que notre planète, obéissant à la loi fixe de la gravitation, continue à tourner dans son orbite, une quantité infinie de belles et admirables formes sorties d'un commencement si simple, n'ont pas cessé de se développer et de se développer encore.

CLÉMENT : se marier ou ne pas se marier (telle est la question). Notes au crayon de 1837-1838, premier feuillet,

Si pas de mariage, VOYAGE ? Europe-Oui ? Amérique ??? Si je voyage, cela doit être exclusivement géologique. Etats-Unis, Mexico. Dépend de la santé et de la force, et de la façon dont je deviens zoologiste.

Si je ne voyage pas, travail sur les Espèces – microscope - les plus simples formes de vie - Géologie ? - Formations les plus anciennes - Certaines expériences - observations physiologiques sur les animaux inférieurs.

Si mariage - moyens limités - Sentir le devoir de travailler pour l'argent. Vie à Londres, rien que la Société, pas de campagne, pas de voyages, pas de grande collection zoologique, pas de livres. - Professeur à Cambridge, soit Géologie soit Zoologie - remplir toutes les conditions ci-dessus.

Je ne pourrais pas faire aussi bien de la Zoologie systématique.

JACQUES : Se marier...

CLÉMENT : Où ne pas se marier, telle est la question.

- Se marier :

Enfants - (s'il plaît à Dieu) – compagne, amie une fois l'âge venu, qui s'intéresse à vous, objet à aimer et avec qui se divertir - mieux qu'un chien de toute façon - Maison, et quelqu'un pour la tenir - Charmes de la musique et bavardage féminin. Choses bonnes pour la santé. Forcé de faire des visites et de recevoir des parents, terrible perte de temps.

JACQUES : Si tous les individus d'une espèce devaient habituellement souffrir à un degré extrême, ils négligeraient de se propager. Mais nous n'avons pas de raison de croire que cela se soit jamais, ou du moins souvent, produit. De plus, d'autres considérations mènent à croire que tous les êtres sensibles ont été formés pour jouir du bonheur, en règle générale.

CLÉMENT : La diversité des races de pigeons est vraiment étonnante. Si l'on compare le Messenger anglais avec le Culbutant courte-face, on est frappé de l'énorme différence de leur bec, entraînant des différences correspondantes dans le crâne.

JACQUES : Charles !

CLÉMENT : Je ne crois même pas qu'aucun ornithologue consentirait à placer dans un même genre le Messenger anglais, le Culbutant courte-face, le Runt, le Barbe, le Grosse-gorge et le Paon...

JACQUES : Charles !

CLÉMENT : Ne pas se marier.

Liberté d'aller où l'on veut. Choisir une Société et la fréquenter peu. Conversations avec hommes intelligents dans les clubs.

JACQUES : Avant mes fiançailles, mon père me conseilla de cacher soigneusement mes doutes, car, disait-il, cela provoquait des souffrances extrêmes chez des gens mariés. Mon père citait souvent un argument irréfutable par lequel une vieille dame, une certaine Mrs Barlow, qui le soupçonnait de ne pas être orthodoxe, espérait le convertir : « Docteur, je sais que le sucre est doux à ma bouche, et je sais que mon Rédempteur est vivant ».

CLÉMENT : Ne pas se marier.

Pas forcé de rendre visite aux parents, et de se plier à toutes les broutilles - subir la dépense et l'anxiété pour les enfants - peut-être des scènes.

Perte de temps - ne pas pouvoir lire le soir - gras et oisif- anxiété et responsabilité - moins d'argent pour les livres, etc. - si beaucoup d'enfants, forcé de gagner son pain. - (Mais alors très mauvais pour la santé de travailler trop.)

Peut-être ma femme, n'aimera pas Londres ; alors la sentence est le bannissement et la déchéance dans la bêtise indolente et oisive.

JACQUES : Vous avez déjà entendu un singe déclarer : "Ce soir je fonde une famille" ? Non, le singe, il y va parce que ça le titille au niveau de l'hypothalamus, sans se poser de questions, le reste suit, quelques mois plus tard. Nous aussi on a un hypothalamus, hormones et tout le tintouin, pas une raison pour oublier son cortex. Nature culture, hypothalamus contre cortex. Tout le monde perd à la fin. Le cortex, il a inventé les préservatifs, la pilule, la vasectomie, et même l'abstinence. Faut pas rigoler.

CLÉMENT : Mon Dieu, il est intolérable de penser à passer sa vie entière comme une abeille ouvrière, à travailler, travailler et rien d'autre.



Non, ça ne colle pas. - Passer toute la journée solitaire dans une maison de Londres, sale et enfumée. - Mais une jolie femme douce sur un sofa, avec un bon feu, des livres et pourquoi pas de la musique - Se marier - Se marier. C.Q.F.D.

JACQUES : Qu'il y ait beaucoup de souffrance dans le monde, personne n'en disconvient. Certains ont tenté d'expliquer cela par référence à l'homme, en imaginant que cela sert à son perfectionnement moral. Mais le nombre des hommes dans le monde est presque insignifiant comparé à celui de l'ensemble des autres êtres sensibles, et ceux-ci souffrent souvent beaucoup, sans l'ombre d'un perfectionnement moral.

CLÉMENT : Le mariage étant prouvé nécessaire - Quand ? Tôt ou tard. Tôt car autrement, mauvais si l'on a des enfants - le caractère est plus souple - les sentiments sont plus vifs, et si on ne se marie pas de bonne heure, on manque quantité de bonheurs purs.

JACQUES : Nous devons ainsi reconnaître que l'homme, avec toutes ses nobles qualités, avec la sympathie qu'il éprouve à l'égard des plus déçus, avec la bienveillance qu'il étend non seulement aux autres hommes mais à la plus humble créature vivante, avec son intelligence, à l'image de celle d'un Dieu, (god-like intellect) qui a pénétré les mouvements et la constitution du système solaire, avec toutes ses capacités sublimes, l'homme porte toujours dans sa construction corporelle l'empreinte indélébile de sa basse origine.

CLÉMENT : Maintenant comment pourrais-je m'occuper de mes affaires si j'étais obligé d'aller tous les jours me promener avec ma femme ? - Hélas! Je ne devrais jamais connaître la France - ni le Continent - ni l'Amérique, je ne monterais pas en ballon, ne ferais pas de voyage au Pays de Galles - Sans femme on était meilleur qu'un ange et on avait de l'argent Ça ne fait rien, faire confiance à la chance - Garder l'œil aigu- Il y a beaucoup d'esclaves heureux.

JACQUES : N'avez-vous pas entendu parler de ce forcené qui, en plein jour, avait allumé une lanterne et s'était mis à courir sur la place publique en criant sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » Comme il se trouvait là beaucoup de ceux qui ne croyaient pas en Dieu, son cri provoqua une grande hilarité. « L'as-tu donc perdu ? » disait l'un. « S'est-il égaré comme un enfant ? » demandait l'autre. « Ou bien s'est-il caché ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? » - ainsi criaient et riaient-ils tous à tort et à travers. Le forcené sauta au milieu d'eux et les transperça de son regard. « Où est allé Dieu ? s'écria-t-il, je vais vous le dire. Nous l'avons tué - vous et moi ! Nous tous, nous sommes ses assassins ! Mais comment avons-nous pu boire d'un trait la mer tout entière ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer tout l'horizon ? Que faisons-nous lorsque nous détachons cette terre de son soleil ?

Vers où se meut-elle à présent ? N'est ce pas loin de tous les soleils ? Ne tombons-nous pas sans cesse ? En avant, en arrière, de côté, de tous les côtés ? Y a-t-il encore un en-haut et un en-bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Le souffle du vide ne nous effleure-t-il pas de toutes parts ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne voyez-vous pas venir la nuit et toujours la nuit ? Ne faut-il pas allumer des lanternes en plein jour ? N'entendons nous toujours rien du bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu. Ne sentons-nous toujours rien de la décomposition divine ? Car les dieux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu'à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux - qui effacera de nous ce sang ? Avec quelle eau nous purifierons-nous ? Quelles expiations, quels jeux sacrés nous faudra-t-il désormais inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne sommes-nous pas forcés de devenir nous-mêmes des dieux pour du moins paraître digne d'eux ? Il n'y eut jamais acte plus grandiose - et ceux qui pourront naître après nous appartiendront, à cause de cet acte, à une histoire plus élevée que ne le fut jamais toute histoire ! » -ici, le forcené se tut et regarda de nouveau ses auditeurs : eux aussi se turent et le dévisagèrent avec étonnement. Enfin il jeta à terre sa lanterne, en sorte qu'elle se brisa en morceaux et s'éteignit. « Je viens trop tôt, dit-il alors, mon temps n'est pas encore venu. Cet événement énorme est encore en route – il n'est pas encore parvenu jusqu'aux oreilles des hommes. Il faut du temps à l'éclair et au tonnerre, il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actes, même lorsqu'ils sont accomplis, pour être vus et entendus. Cet acte-là est encore plus loin d'eux que l'astre le plus éloigné, et pourtant ils l'ont accompli ! » On raconte encore que le forcené aurait pénétré le même jour dans différentes églises et aurait entonné son *Requiem aeternam Deo*. Conduit dehors et interrogé, il n'aurait cessé de répondre : « Mais que sont donc encore les églises, sinon les tombes et les monuments funéraires de Dieu ? »

LUCIE : J'ai mal à l'estomac.

CLÉMENT : Lettre de Emma à Charles.

LUCIE : Puisse cette habitude scientifique de ne rien croire qui n'ait été prouvé, ne pas trop influencer votre esprit en d'autres matières, celles qui ne peuvent être prouvées de la même manière et qui si elles sont vraies, sont probablement au-delà de notre compréhension. Je veux dire aussi qu'il y a un danger à abandonner la révélation qui n'existe pas de l'autre côté.

LUCIE : Emma ?

CLÉMENT : Oui.

LUCIE : Lettre de Emma à Charles.

CLÉMENT : Vous savez assez comme je vous aime, j'en suis sûre, pour croire que je me préoccupe de vos souffrances à peu près autant que si c'étaient les miennes, et la seule aide que je trouve pour mon esprit, c'est de recevoir cela de la main de Dieu, et d'essayer de croire que toute souffrance ou maladie a pour but de nous aider à élever nos esprits, et de considérer l'avenir avec l'espérance d'une existence future.

LUCIE : Quand je vois votre patience, votre profonde compassion pour les autres, votre maîtrise de vous-même et surtout la gratitude que vous témoignez à la moindre tentative pour vous soulager, je ne peux m'empêcher de désirer que ces précieux sentiments soient offerts au Ciel en faveur de votre bonheur quotidien.

CLÉMENT : Mais je trouve cela assez difficile dans mon propre cas. Je pense souvent aux paroles : « Tu le garderas dans une paix parfaite, celui dont l'esprit s'est appuyé sur toi ! »

LUCIE : C'est le sentiment et non la raison qui conduit à la prière.

CLÉMENT : Darwin : j'ai l'extrémité des doigts effroyablement engourdie.

LUCIE : Père : oui, oui, exactement.

CLÉMENT : J'ai l'extrémité des doigts effroyablement engourdie.

LUCIE : Père : Tut-tut, névralgique, exactement ça en effet.

CLEMENT : Darwin : Et aussi ces ennuis d'argent, ma ruine imminente, non ?

LUCIE : Père : Allons donc !

CLÉMENT : Je suis une loque valétudinaire.

JACQUES : Je suis un chien triste et abattu.

CLÉMENT : Je crois qu'en vieillissant on devient bête.

JACQUES : Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur Darwin ?

LUCIE : L'homme descend du singe,

CLÉMENT : Comment je vais le dire à ma femme ?

LUCIE : Emma !

CLÉMENT : Oui, Emma.

LUCIE : Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur Darwin ?

CLÉMENT : J'ai mal à l'estomac.

LUCIE : Je constate que la caboche et l'estomac sont deux forces antagonistes. Je ne puis dire quel rapport entretient la pensée et la digestion du rosbif, mais ce sont des facultés jumelles.

CLÉMENT : Charles s'effondre quelques jours avant l'accouchement d'Emma. Charles : quelle affreuse chose qu'un accouchement ; ça m'a éreinté presque autant qu'Emma elle-même. Réponse ? Vomissements périodiques.

Grossesse d'Emma : elle n'ira pas mieux tant qu'elle ne sera pas plus mal.

Mercredi est survenu un événement dérangeant : un petit garçon nous est né. Peut-être sera-t-il naturaliste.

LUCIE : Retrouver une vie paisible, sans le moindre objet nouveau à proximité.

JACQUES : Vous êtes bien bon de vous inquiéter de ma santé ; je n'ai rien à en dire, puisqu'elle est toujours la même, tantôt c'est mieux, tantôt c'est pire. Je crois bien n'avoir jamais passé une journée entière, ou plutôt une nuit, depuis trois ans sans que mon estomac ne soit gravement troublé, et le plus clair des jours se sont écoulés dans un profond accablement : merci de votre bonté ; nombre de mes amis me trouvent hypocondriaque, je crois.

LUCIE : J'ai passé un sale hiver. Mon malheureux père est mort le 13 novembre. J'ai entendu mon père dire...

CLÉMENT : Tout au long de l'automne et de l'hiver derniers, ma santé est allée de mal en pis ; nausées incessantes, mains tremblantes et vertiges. Je pensais que j'allais connaître le destin de toute chair.

LUCIE : À l'époque j'ai été mal au point de ne pouvoir me déplacer, ce qui n'a fait qu'aggraver mes malheurs. De fait tout au long de cet hiver, j'ai été assez mal et mon système nerveux a commencé à être touché, au point que mes mains tremblaient et que souvent j'avais la tête qui tournait.

CLÉMENT : J'ai passé un été assez pénible.

LUCIE : Un jour sur trois j'étais absolument incapable de quoi que ce soit et j'étais beaucoup trop démoralisé pour vous écrire, ou faire autre chose que ce à quoi j'étais obligé. Je pensais que je connaîtrais rapidement le destin de toute chair.

CLÉMENT : J'ai fini par me rallier un peu à votre théorie, à savoir que mes méninges n'étaient pas faites pour penser.

LUCIE : Je suis cloué sur le sofa par des furoncles.

CLÉMENT : Je suis allé par deux fois passer quinze jours à Moor Park, et je me suis senti si extraordinairement mieux que je ne puis attribuer la différence qu'au travail intellectuel. J'ai rechuté sitôt rentré.

JACQUES : Je retourne à mes bernaches ? Huit ans sur les bernaches. Ce n'est pas des mollusques mais des crustacés , des arthropodes

LUCIE : Hydrothérapie : l'un des effets les plus singuliers du traitement, c'est qu'il induit chez la plupart des gens, et au suprême degré dans mon cas, la plus complète stagnation d'esprit ; j'ai cessé de penser, fût-ce aux bernaches, mes chères bernaches !

JACQUES : Tu n'imagines pas le plaisir misérable que j'éprouve en examinant un animal qui diffère largement d'un genre connu.

CLÉMENT : Charles

JACQUES : Docteur ?

CLÉMENT : Votre étude sur les bernaches, d'accord, mais pas plus de deux heures et demie par jour. Pas d'autres lectures, si ce n'est la presse.

JACQUES : Je crains de souffrir autant de l'ennui que du ventre.

LUCIE : Il faut tenir un *Journal de santé*. Je le ferai jusqu'en 1855.

CLÉMENT : Mon esprit ressemble désormais à une sorte de machine à mouder les lois générales.

JACQUES : L'ennui sans fond des vacances. L'ennui tout court aussi.

LUCIE : Je commence à avoir des doutes sur les bienfaits de l'hydrothérapie. Le docteur Fox affirme que n'importe quel remède soigne n'importe quelle maladie.

CLÉMENT : Vérité profonde

JACQUES : J'ai parcouru sept miles ! Je me transforme en machine à marcher et à manger.

CLÉMENT : Et si je m'étais fourvoyé ?

JACQUES : Bernaches, bernaches...je hais les bernaches comme jamais homme avant moi

LUCIE : Les espèces : je me demande souvent si je ne vais pas me laisser totalement submerger.

Nausées.

CLÉMENT : Le jour où vous saurez où me conduisent mes efforts, vous me trouverez déraisonnable et insensé.

LUCIE : Stratégie : dissimuler mon matérialisme.

CLÉMENT : Je m'attends à ce que mes vues soient reçues avec mépris.

Si vous condamniez cela, c'est le travail de toute ma vie que vous condamneriez, ce qui me laisserait, je l'avoue, un peu abattu.

LUCIE : Vous m'interrogez sur mon livre : tout ce que je puis dire, c'est que je suis prêt au suicide.

CLÉMENT : J'ai maintes fois été parcouru d'un frisson glacé en me demandant si je n'avais pas consacré toute ma vie à une chimère.

J'ai la migraine.

LUCIE : Quelle pitoyable famille nous formons ; nous devrions être exterminés.

CLÉMENT : Charles ne se rendit jamais sur la tombe de sa fille, pas plus qu'il n'assista à son enterrement.

LUCIE : Il a toujours été persuadé qu'Annie avait hérité sa maladie. Que lui-même avait hérité de sa mère, pensait-il.

CLÉMENT : Annie, la fille préférée de Charles vomit. Annie vomit aussi. Annie meurt. Annie vomit, Annie meurt...

mais c'est de la souffrance de Charles que tout le monde parle.

JACQUES : J'ai frôlé le pire : je me suis penché sur l'homme, comme un naturaliste le ferait sur tout autre mammifère... Il ne fait aucun doute que l'on puisse classer l'homme au nombre des primates, si ce n'est qu'il a des pouvoirs mentaux peu communs. Seul notre préjugé naturel et cette arrogance qui a conduit nos aïeux à déclarer qu'ils descendaient de demi-dieux nous fait reculer devant cette conclusion.

LUCIE : Charles est allé se coucher.

CLÉMENT : Je crains terriblement la formidable opposition, dans l'opinion, sur toutes les questions de classification. (*un insecte passe*)

LUCIE : Mon *Origine des espèces* est la cause, je crois, de l'essentiel des maux dont ma chair hérite.

CLÉMENT : Sans espoir et bon à rien, un pauvre diable usé.

LUCIE : Lutter contre l'idée d'une parfaite adaptation de chaque espèce à un dessein général et bienfaisant.

J'ai mal aux dents.

JACQUES : Effroi : je reprends mon travail sur l'homme. Un très mince volume : je publierai cet automne un nouveau livre partiellement consacré à l'homme, et dont j'ose dire qu'il sera décrié par beaucoup comme très mauvais.

LUCIE : Je vais me laisser pousser la barbe.

JACQUES : Emma : je crois que ce sera très intéressant mais que ça me déplaira fort parce qu'il va laisser une fois de plus Dieu sur la touche.

Résultat : deux gros volumes publiés en février 1871, sous un double titre : *The Descent of Man,*

CLÉMENT : *and Selection in Relation to Sex.*

LUCIE : Je crois bien que j'irai dans la tombe en grommelant et en grognant, en proie à des malaises quotidiens, sans même une heure de rémission.

CHOEUR : Vexation, vexation, vexation !

CLÉMENT : Terrible fatigue : ça suffit pour avoir envie d'être en paix dans une tombe.  
J'ai des palpitations.

LUCIE : Emma : à présent Charles traite la drosera (cette plante qui bouffe des insectes, note de la mise en scène) la drosera, juste comme un être vivant, et je suppose qu'il espère finir par prouver que c'est un animal.

CLÉMENT : Plus je fouille le sujet, plus je sombre dans le doute et la difficulté.

JACQUES : Emma : Father s'est mis en tête d'instruire des vers de terre, mais il ne fait guère de progrès, parce qu'ils ne voient ni n'entendent. Ils sont cependant amusants et passent des heures à se saisir du bord d'une feuille de chou et à essayer vainement de l'entraîner dans leurs trous.

LUCIE : Entre une plante et un animal, quelle différence ?

CLÉMENT : J'en suis donc réduit à attendre impatientement le cimetière de Down, le plus tendre séjour qui soit sur terre. Que vais-je faire des quelques années de vie qui me restent ?

LUCIE : Ayant été conduit à conserver dans mon bureau durant de nombreux mois des vers dans des pots remplis de terre, je me mis à m'intéresser à eux, et souhaitai apprendre jusqu'à quel point ils réagissent consciemment, et de quel niveau de capacité mentale ils faisaient preuve.

CLÉMENT : Je fus ainsi entraîné à conclure que toute la terre végétale sur la totalité du pays est passée de nombreuses fois, et repassera encore de nombreuses fois, à travers les canaux intestinaux des vers.

Les vers ont des habitudes nocturnes, et l'on peut les voir, la nuit, ramper çà et là en grand nombre...

JACQUES : Les vers ont des habitudes nocturnes, et l'on peut les voir, la nuit, ramper çà et là en grand nombre, mais gardant ordinairement la queue enfoncée dans leurs galeries. Par la dilatation de cette partie de leur corps, et à l'aide des courtes soies légèrement recourbées dont leur corps est armé, ils tiennent si solidement accrochés que l'on peut rarement les arracher du sol sans les mettre en pièces.

CLÉMENT : Les vers ne possèdent pas le moindre sens auditif. Ils sont indifférents aux cris, si l'on prend garde que le souffle ne les touche pas. Placés sur une table à côté des touches d'un piano, dont on joue aussi fort que possible, ils restent parfaitement tranquilles.

JACQUES : Chez les vers, non seulement le contenu des intestins, mais aussi les matières qu'ils expulsent ou les déjections, sont en général acides.

CLÉMENT : Chez les vers, le sens de l'odorat se limite apparemment à la perception de certaines odeurs, et il est faible. Ils étaient tout à fait indifférents au souffle de ma respiration, tant que je soufflais sur eux très doucement. Ils faisaient preuve de la même indifférence à mon souffle lorsque je chiquais du tabac, et lorsque j'avais dans la bouche une boulette de coton imprégnée de quelques gouttes de parfum de mille-fleurs ou d'acide acétique.

LUCIE : Je n'ai pas le moins du monde peur de la mort

CLÉMENT : Leur passion sexuelle est assez forte pour surmonter un temps leur crainte de la lumière.

JACQUES : Ils ont peut-être une trace de sentiment social, car cela ne les dérange pas de ramper les uns sur les corps des autres, et ils demeurent parfois en contact.

CLÉMENT : Selon Hofmeister, ils passent l'hiver soit isolés soit roulés en boule avec d'autres au fond de leur galeries.

*Qualités mentales.* Il y a peu à dire sur ce chapitre. Nous avons vu que les vers sont craintifs. On peut douter qu'ils éprouvent autant de douleur, lorsqu'ils sont blessés, qu'ils semblent en exprimer par leurs contorsions.

JACQUES : Si les vers ont la capacité d'acquiescer quelque idée, si grossière soit-elle, de la forme d'un objet et de celle de leurs galeries, comme cela semble être le cas, ils méritent d'être qualifiés d'intelligents ; car ils agissent alors presque de la même manière que le ferait un homme dans des circonstances semblables.

LUCIE : Emma, n'oublie pas quelle bonne épouse tu as été pour moi.

Je la supporterai mieux (cette attaque) si tu restes éveillée.

Le cerveau d'une fourmi est l'un des plus merveilleux atomes de matière qui soit au monde, peut-être plus merveilleux que le cerveau de l'homme.

JACQUES : Lorsque nous contemplons une vaste étendue de gazon, il nous faut nous rappeler que son aspect uni, dont dépend une si grande part de sa beauté, est principalement dû à ce que toutes les inégalités ont été lentement nivelées par les vers. La charrue est l'une des plus anciennes et des plus précieuses inventions de l'homme. Mais bien avant que l'homme existât, le terrain était en fait régulièrement labouré et continue à l'être par les vers de terre.



***INTERMÈDE/PAUSE/IMPROMPTU ?***

***Rapport pour une académie 2***

Éminents Académiciens,

Vous me faites l'honneur de m'inviter à remettre à votre Académie un rapport sur ma vie antérieure de singe et de revenir sur la manipulation qui m'a permis d'être reçu parmi vous ce soir. Cette belle manipulation eut aussi l'avantage de mettre fin à toutes les spéculations sur la frontière entre l'homme et le singe, entre vous et moi. Souvenez-vous de ces vieilles et lancinantes questions : quels sont les gènes qui font que nous sommes différents ? En quoi sommes nous différents ? Ces différences sont-elles graduelles ? sont-elles brutales ? Le génotype est-il suffisant pour en décider ? Quid de la culture et du langage ? Souvenez-vous comme vous étiez, vous les hommes (mais qu'est-ce que l'homme ?) et parmi les hommes les académiciens surtout, comme vous étiez fascinés par cette frontière toute fine, 1% à peine de votre génome qui vous séparait du mien ; un chimpanzé comme moi, passe encore, mais vous avez aussi des fragments de gorille, une horreur, même si l'ancêtre est plus lointain, 6 à 8 millions d'années et non 4 ou 5, comme avec moi. Éminents Académiciens, ce n'est pas moi qui vous apprendrai, moi qui jusqu'à hier soir n'était encore qu'un membre correspondant de votre Académie, quelle chimère génétique vous êtes, quelle mosaïque, quel puzzle ! Mais si vous, Éminents sapiens parmi les sapiens (*sapientibus* ?) êtes nés il y a cent mille ans, si vous vous êtes mis à parler après votre séparation d'avec les néanderthaliens, cela donne 50 000 ans à une petite colonie de 10 000 individus pour envahir le monde de ses 6 milliards de descendants. Et quand on sait le nombre des morts, les hauts et les bas de l'épopée, ça tient du miracle. La survie de l'humanité, là est le miracle, plus encore que dans sa naissance, laissez-moi vous le dire. La variation interindividuelle, chère à notre collègue Darwin, (Tcharles pour les dames, ah ! ah !) peut-elle expliquer une telle rapidité d'évolution ? Un bond ? Une lente acclimatation ? L'élevage permet de sélectionner de drôles de bêtes. Qui dirait qu'un chien-loup peut s'accoupler avec un pékinois ? Et le néanderthalien, la même espèce que vous ? Pour le savoir, faudrait qu'il soit encore ici, il faudrait, veuillez me pardonner, que vous couchiez avec. Mais comme ils ont disparu ! Génocide ? On ne saura jamais. Éminents sapiens (*sapientes* ?), vous êtes seuls. Plus quelques singes.

Mais je ne suis pas venu ici pour vous parler de vous, mais de moi. Et vous parler de moi, c'est vous parler du très beau programme d'évolution expérimentale mis en œuvre par votre regretté collègue (*il tousse pour ne pas prononcer le nom*) qui permet de transformer le chimpanzé que j'étais en l'homme que je suis, *Homo pan troglodytes* en *homo sapiens*. Si ce ne sont pas des sciences humaines ! De la manipulation génétique comme il y en a peu: on a

commencé par transformer mon gène FOXP2 de chimpanzé en FOXP2 humain, seulement 2 acides aminés dans l'exon 7 de différence. Il s'en faut de peu, n'est-ce pas? Permettez-moi de vous le dire, il s'en est fallu d'un poil! Hi ! Hi ! Encore heureux qu'il n'est pas fait le contraire : balancer l'exon 7 de singe chez sapiens. Hi !Hi ! Parodiant le Poète, je pourrais dire, Éminents Académiciens : voici pourquoi votre singe n'est pas muet. (Hi ! Hi !). C'était pourtant tentant (allitération): deux mutations et hop! langage, grammaire, cognition.

Pas si vite; plutôt, de fil en aiguille, comme vous dites. Ce sont les formes humaines de 1883 gènes qui ont remplacé les gènes simiesques homologues, ou plutôt orthologues, pas seulement des gènes de chimpanzé, de gorille aussi, de macaques (tiens les revoilà !). Une “sacrée manip”, pourriez-vous vous exclamer. Oui, me voici devant vous, parmi vous. 4 millions d'années en une seule génération, quel bond !

#### ***IV-DANS LA SERRE***

LUCIE : Quel bond !

CLÉMENT : Le problème, c'est le cerveau humain. Il a évolué au-delà de tout avantage sélectif.

LUCIE : L'homme ne peut plus se penser à partir de l'animal.

JACQUES : L'animal que nous étions s'est détourné de lui-même

LUCIE : Il est passé dans le système de parenté des êtres de l'extase...

CLÉMENT : Le cortex : tout le malheur de l'homme vient de là. Un cerveau de 500 cm<sup>3</sup>, *habilis*, c'était bien assez.

JACQUES : Entrée dans la clairière.

LUCIE : Dans la serre.

CLÉMENT : L'évolution, c'est le développement progressif de la boîte crânienne, donc du cerveau. 1500cm<sup>3</sup> ce n'est pas rien.

JACQUES : Dans la serre, celui qui survit n'est pas le plus capable.

CLÉMENT : Et tout ça parce que l'évolution a inventé le cerveau feuille. La plaque neurale qui peut croître indéfiniment et que je peux toujours plier pour le caser dans ma boîte. Crânienne, la boîte et inventée en même temps que la plaque.

CLÉMENT : L'évolution était bonne, elle aurait dû s'en tenir à un petit cerveau. Croissance de l'intelligence. Augmentation remarquable du volume cérébral.

JACQUES : prendre une pierre dans la main. Jeter la pierre ou cogner quelque chose LUCIE : La sélection naturelle c'est bon pour tout le monde, sauf pour l'homme.

JACQUES : Succès ou échec du lancer : premier palier d'une fonction de vérité post-animale.

LUCIE : Et le mammouth ?

CLÉMENT : Hypertélisme. C'est le cerveau humain qui commence à s'épanouir d'une manière énigmatique. Il dépasse de loin ce que l'on exige actuellement de lui. Crête neurale. Plaque plus crête, 300 millions d'années et au bout sapiens.

LUCIE : Le cerveau humain, c'est comme les défenses du mammouth, qui croissent, croissent pour plaire aux dames, sélection sexuelle,

JACQUES : Et le mammouth se prend les pieds dedans, ne peut plus courir et se fait bouffer.

CLÉMENT : Un trait hypertélique qui conduit l'espèce à sa perte.

JACQUES : Circonvolutions cérébrales enroulées comme défenses de mammouth.

LUCIE : Mon cerveau trop gros.

CLÉMENT : Ton cerveau, un incident de l'évolution.

JACQUES : Viscère indescriptible.

LUCIE : En fait, la théorie darwinienne, c'est l'évolution comme construction automatique de machines animales.

CLÉMENT : On avait dit qu'on ne parlait plus de Darwin

LUCIE : La vraie vexation, c'est la machine.

CLÉMENT : C'est une fin de partition

LUCIE : En fait la théorie darwinienne, c'est l'évolution comme construction automatique de machines animales.

CLÉMENT : Qu'est-ce qu'on avait dit ?

JACQUES : L'expulsion hors des habitudes de l'apparence humaniste est le principal événement logique de notre époque, et l'on n'y échappe pas en se réfugiant dans la bonne volonté.

LUCIE : Il n'y a pas de refuge. Le théâtre n'est pas le dernier refuge de l'humain.

JACQUES : Pas non plus de refuge dans la poésie de l'Être.

LUCIE : La science n'est pas le dernier refuge de la vérité.

JACQUES : Avoir un singe pour ancêtre passe encore, mais des machines pour descendance...

LUCIE : Machines sans ingénieur, artefacts sans artiste.

LUCIE : Une aventure sans but, erratique et folle.

JACQUES : Les machines pensent-elles ?

CLÉMENT : Turing.

LUCIE : Quelles dates ?

CLÉMENT : 1912-1954

JACQUES : Nous sommes déjà pré-posthumains.

LUCIE : L'homme descend de sa main.

-Mais par les pieds d'abord.

-Ma mère me disait toujours : tiens-toi droit !

JACQUES : Le problème, c'est le cerveau humain. Il a évolué au-delà de tout avantage sélectif.

LUCIE : Ma mère me disait toujours : tiens-toi droit !

CLÉMENT : C'est un impromptu post-beckettien.

LUCIE : Cortex, silex, sexe, voilà ma sainte trinité à moi.

JACQUES : Ce qui compte, c'est la distanciation par rapport à la nature.

LUCIE : La voici la vexation darwinienne, l'homme : un singe plus une machine.

JACQUES : La sélection naturelle c'est bon pour tout le monde sauf pour l'homme.

-Je mets fin à l'exception culturelle humaine.

-La technique comme destin.

-La vraie vexation c'est la machine

-L'homme ne descend pas du singe mais de la pierre ?

-Dans la serre celui qui survit n'est pas le plus capable, mais c'est celui qui est le plus heureux .

-L'homme est en route vers la beauté. Au-delà c'est surtout le cerveau humain qui commence à s'épanouir d'une manière énigmatique en bâtissant, on pourrait dire par avance, un potentiel de prestations qui dépasse de loin ce que l'on exige de lui  
Évo..Évo...Évolution..

*(en coulisse)*

CHŒUR : Mais qu'est-ce qu'il veut le metteur en scène ?

METTEUR EN SCÈNE : Darwin, ni Faust, ni Galilée, qu'est-ce que je vais faire ? J'sais pas quoi faire.

CHŒUR : On a dit qu'on ne parlait plus de Darwin.

METTEUR EN SCÈNE : Mais le directeur ? mais le spectacle sur Darwin ? La grande vexation, la Bible qui saute au nez et à la barbe de la reine Victoria ?

CHŒUR : On a dit qu'on ne parlait plus de Darwin.

METTEUR EN SCÈNE : Portrait du génie en hypocondriaque, ce n'est pas vendeur.

CHŒUR : On a dit...

METTEUR EN SCÈNE : Sur le théâtre, il n'y a que les malades imaginaires qui payent. Mais les vrais...Non, non Darwin n'est pas un héros dramatique, encore moins tragique. Le héros tragique doit être détruit. Le héros doit être une denrée périssable Darwin, on ne le brûle pas vif pour ses idées ; on ne le force pas à la rétractation : il est enterré à Westminster. Mais le malade qui se ronge de l'intérieur, ce n'est pas pour le théâtre.

CHŒUR : On avait pourtant dit...

DRAMATURGE-QUI-A-LU-FREUD : « Lorsque le spectateur se met à la place de celui qui est malade dans son corps, il ne trouve en lui-même rien en fait de jouissance et de capacité de réalisation psychique, et c'est pourquoi ce qui est malade dans son corps n'est possible sur la scène que comme accessoire, non comme héros, ce qui n'exclut pas que des aspects psychiques non spécifiques de la maladie rendent malgré tout possible le travail psychique, par exemple, la déréliction du malade dans le *Philoctète* ou le désespoir du malade dans les pièces sur la phtisie. » (« Personnages psychopathiques à la scène » *R, I, Pb I*, p. 125)

CHŒUR : Le spectateur ne peut jouir que s'il est aussi un névrosé. Freud.

METTEUR EN SCÈNE : Bon, d'accord. Mais j'avais promis au directeur un grand spectacle qui mette fin, et une fin définitive à l'exception culturelle humaine. Après Galilée, avant Freud, Darwin le Grand Vexateur de l'arrogance de l'homme.

CHŒUR : Qu'est-ce qu'on a dit ?

DRAMATURGE-QUI-A-LU-FREUD : « Dans le cours des siècles, la science a infligé à l'égoïsme naïf de l'humanité deux graves démentis. La première fois, ce fut lorsqu'elle a montré que la terre, loin d'être le centre de l'univers, ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur. Cette première démonstration a un nom : Copernic. Le second démenti fut infligé à l'humanité par la biologie, lorsqu'elle a réduit à rien les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de la création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale. Cette dernière révolution s'est accomplie de nos jours à la suite des travaux de Darwin, de Wallace et de leurs prédécesseurs, travaux qui ont provoqué la résistance la plus acharnée des contemporains. Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique actuelle qui démontre au *moi* qu'il n'est pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter des renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. » (Freud *Introduction à la psychanalyse* 266)

